

distinguer (p. 100 et s.) l'efficacité des moyens (de la culture occidentale) et la valeur de la finalité, si ce n'est pour s'en prendre à la colonisation de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, aux fascismes, aux progrès scientifiques porteurs de catastrophes écologiques ? Certes, les moyens peuvent discréditer la fin. Le chapitre 4 est la conséquence du précédent : la culture est dans une crise que renforcent l'industrialisation et le matérialisme. On ne regarde plus le passé, on ne croit plus au futur, seuls comptent les désirs et les intérêts individuels. La culture classique « a perdu tout sens » (p. 106). On connaît le refrain, mais *qui nimis probat, nihil probat*. En effet, la résilience de la culture classique est réelle ; les valeurs traditionnelles, certes imparfaites, ont fait leurs preuves. Dans le chaos actuel, elles reviennent, elles ont encore un sens. Par ailleurs, est-il inenvisageable de concilier intérêt collectif et intérêt individuel ? On n'échappe pas à un contrat social. Ce qui perd son sens et s'effondre et n'est qu'une impasse, c'est l'intérêt individuel absolu, non moins que le matérialisme. Le chapitre 5 débute en fanfare : « Le triomphe de la culture de masse. » Sorties habituelles contre la culture classique, dont l'élitisme, méprisant le peuple, est inconciliable avec la vraie démocratie, respectant le peuple. Il faut lire jusqu'au bout, jusqu'à l'impasse où, malgré Morin, auteur très prisé ici, la course à la consommation a conduit la culture de masse. Un jour nouveau avec le chapitre 6, « Pour un nouvel humanisme » ? Au plaisir, à l'intérêt, l'A. oppose la valeur, d'abord définie par ce que les autres approuvent. C'est un peu court, d'où, à la suite de Descartes, le fondement rationnel de la valeur (p. 186 et s.). Second point : « L'humanisme que nous prôtons ne trouve qu'en l'homme à la fois sa source et sa fin » (p. 195). Refus de toute transcendance (Dieu ou la Nature), et donc des œuvres du passé, sauf si on leur donne une lecture contemporaine. L'A. feint d'ignorer quels controverses, abus et désenchantements ont suscités des mises en scène de théâtre et d'opéra. Le chapitre 7 et dernier veut donner une assise au précédent par le biais du relativisme culturel. Rengaine habituelle sur les dominants voulant « écraser » (p. 208, 2<sup>e</sup> l.) les dominés, sur la relativité radicale des valeurs véhiculées par les cultures. N'en déplaise à l'A. (dès la p. 9), une culture tend à élever l'homme ; toute culture a droit à cette aspiration (c'est l'égalité formelle), cependant parfois déviante. Mais l'A. n'a de cesse d'imposer l'égalitarisme, où les cultures seraient interchangeables. Alors, finalement, démocratisation de la culture ? Assurément, mais par d'autres voies. Dans le grand élan d'il y a plus de cinquante ans, un pédagogue de terrain, bien oublié aujourd'hui, non suspect d'orgueil intellectuel (il était frère de Écoles chrétiennes), esquissait un processus de démocratisation, qui ne pourrait, insistait-il, qu'être lent, soutenu par la bonne volonté et compris par l'entourage. (F. ANSELME, « Démocratisation des études », *Nouvelle revue pédagogique* 25 [1969-1970], p. 577-584.) Une nouvelle fois, les agités du changement ont conduit dans le décor un processus.

B. STENUIT.

*Louis Des Masures*. Carmina. Introduction, édition, traduction, et notes par Mathieu MINET (Anecdota Lovaniensia Nova. Humaniora, 2), Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 2017, 17 x 24, 301 p., br. EUR 39, ISBN 978-2-87558-5.

Connu par sa traduction française de l'*Énéide* (ch. I-IV, 1552 ; I-XII, 1560), Louis Des M(asures) (env. 1510-1574) écrivit aussi des vers latins et français. De nombreux extraits de ses œuvres accompagnent ici sa biographie. S'il est né à Tournai, les attaches familiales de sa mère l'attirent en Lorraine. Conseiller et premier secrétaire de Jean cardinal de Lorraine, il devient proche de François I<sup>er</sup>. À Fontainebleau, il est poète de Cour. L'inconscient (*Poemata*, 24, cité p. 12-13). Il tombe en disgrâce à la mort du roi. Jalousie, se plaint-il. Henri II sanctionne en fait un sympathisant de Charles Quint. La France lorgne vers la Lorraine ; Charles Quint a accordé l'indépendance du Duché de Lorraine. Donc, le tropisme lorrain de Des M. le dessert, comme plus tard son ralliement au calvinisme (longtemps caché, mais remontant à 1550, durant un séjour suisse). Il voyage ; à Rome, le cardinal Jean Du Bellay le protège. L'année 1550 se termine, il revient en Lorraine et devient secrétaire du futur Charles III duc de

Lorraine. Son calvinisme est patent en 1562. Expulsé, il gagne d'abord Saint-Nicolas-de-Port, puis, dès 1567, l'Alsace ; il est pasteur suppléant à Sainte-Marie-aux-Mines. Cette vie chahutée a inspiré son œuvre poétique « largement méconnue » (p. 52). L'A. s'y est attelé, avec bonheur (les *Poemata* seront édités dans la même collection). Les *Carmina* (Lyon, Jean de Tournes, 1557) sont replacés dans le contexte du cercle que préside le cardinal Jean Du Bellay et dont la postérité a retenu des noms : Maurice Scève, Pontus de Thiard, Joachim Du Bellay (cousin du cardinal). Ensuite sont présentés inspiration, thèmes (poésies de circonstance, autobiographiques, d'auto-justification) et syncrétisme pagano-chrétien des *Carmina*, avant le contexte lorrain. Des M. loue les Guises (il se rétractera plus tard), les idéalise, est le miroir des ambitions de la branche cadette de Lorraine (on dit « la pourpre cardinalice », et non « cardinale », p. 68) ; encore crypto-protestant, il ne dit rien de leur lutte contre « l'hérésie ». Cette introduction bien documentée est aussi une plongée dans l'histoire de la Lorraine. L'édition présente numérote les poèmes et fait apparaître un regroupement par sections thématiques ou formelles. Résumés et destinataires ouvrent chaque section ; quelques vers sont annotés. La traduction opte pour la littéralité modérée, collant à la structure de l'original latin, même complexe (foin de l'hypotaxe actuelle), hormis certaines accumulations syntaxiques et lexicales. Suppression de chevilles (type *ore loquentem*). Des M. s'est parfois traduit lui-même ; l'A. y a regardé, mais traduit avec plus de fidélité. Que garder d'un vocabulaire classique ? Nervia (Tournai) passe en français ; *Bellaius*, créé à partir du français, est traduit « Du Bellay ». Des cas sont plus complexes, touchant la vie matérielle, les institutions. Ainsi, *dux* n'est pas toujours un duc, mais un chef, un guide ; petite liste p. 60. Les abréviations sont développées, la ponctuation modernisée, le texte parfois corrigé (de façon motivée, p. 73). La fin du volume contient un glossaire des *realia* et une bibliographie. La liste des mètres est établie (p. 74), sans considérations stylistiques. On peut le regretter. Le lecteur féru d'Histoire appréciera les allusions politiques ; le latiniste, les allusions mythologiques, le rythme, la maîtrise du versificateur, les images. Ainsi, *Carm.*, I, 30 (p. 86) : *Insula praerupto circum uaga gurgite fertur*, « l'île va, au creux du tourbillon, errant à la ronde ». La métaphore, où l'impression l'emporte sur la réalité (les vagues bougent, non l'île), serait mieux rendue si l'on traduit (sans refléter les sonorités de l'hexamètre ni l'opposition entre les spondees des 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> pieds et les dactyles) : « L'île, sous l'effet des vagues violentes, est emportée [*circum ... fertur*], incertaine ». La beauté de certains vers fait oublier les conventions du contenu, le ton récurrent du courtois (pouvait-il alors en être autrement ?). C'est comme en musique, si l'on ose s'élever vers les sommets : on oublie vite les paroles flatteuses de certaines cantates de Bach à l'égard des Princes électeurs de Saxe (BWV 206, 207a, 215) ou d'un chambellan (BWV 212) : la musique emporte tout. – B. STENUIT.

## PHILOSOPHIE ET HISTOIRE DES RELIGIONS

Ernst A. SCHMIDT, Manfred ULLMANN, *Aristoteles in Fes. Zum Wert der arabischen Überlieferung der Nikomachischen Ethik für die Kritik des griechischen Textes* (Schriften der Philosophisch-Historischen Klasse der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, Bd. 49), Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2012, 15 x 21, 122 p., br., ISBN 978-3-8253-6014-6.

Conservée à la mosquée Karaouiyye de Fès, une traduction arabe de l'*Éth. Nic.* fut partiellement découverte dès l'hiver 1951-1952 par l'orientaliste A. J. Arberry ; d'autres orientalistes poursuivront les investigations : il appert que la traduction des l. V-X est due à Eustathios (vers 830) et celle des l. I-IV, à Ishāq ibn Hunain (vers 870). Le premier chapitre retrace l'histoire de cette découverte, susceptible de modifier l'établissement du texte d'Aristote. La traduction arabe présente en effet des variantes (issues d'une source grecque, constituée d'un ou de plusieurs mss), dont une partie seulement correspond à certains de nos mss (le plus ancien, le *Laurentianus* 81,11, est